



Improbable Calcutta ou la misère décomplexée, dans la plus grande démocratie du monde



Kolkata, la ville de Mousumi G, de Ramesh CM mais aussi de Rita D et bien d'autres... Toute une perspective, sur les rives d'un *Gange* ocre jaune ! Là, où les systèmes politiques antagonistes finissent par se rejoindre.

À Calcutta, la population, à part exception, est-elle égale devant la pauvreté ou assistons-nous à un subtil équilibre anarchique ?

Tout a commencé début mars 2015, à Hanoi, lors de la *Seconde Conférence Internationale Asie-Pacifique* pour la poésie qui a réuni pendant une semaine plus de 200 poètes, écrivains, artistes et traducteurs vietnamiens et d'autres, venus de 43 pays et territoires. Le Viet Nam reste, pour nous, jusqu'à aujourd'hui : *notre ciment*.

Une rencontre pas forcément fortuite, M ayant fait le reste... De la curiosité sans doute mais aussi une connivence due à *un je ne sais quoi*, relevant de l'infra langage. Je laissais, alors, Ramesh, Sir, gourou de profession¹ à ses palabres et ce, d'autant plus aisément que le terme gourou reste pour moi empreint d'une connotation plutôt négative : à savoir que *le gourou* est devenu, trop souvent le manipulateur d'un groupe religieux sectaire. Trop de dérives scandaleuses depuis des décennies pour que je n'y sois pas devenue sensible, sans parler des *départs* après ou même avant 1968 d'une certaine jeunesse *fuyant* nos réalités alors que je me débattais ou plutôt survivais dans des pesanteurs qui avaient brisées mon enfance et obstruaient mon avenir jusqu'à aujourd'hui. Mais SIR, Ramesh, domine ses sujets, le plus souvent philosophiques mais pas seulement, avec aisance, subtilité et surtout humour...

¹ Du sanskrit गुरु, *guru* : « enseignant », « précepteur », « maître ». Ce terme peut prendre plusieurs **définitions** : Le maître spirituel qui se réclame d'une tradition issue de l'hindouisme, du jaïnisme, du bouddhisme ou du sikhisme.

Nos pays occidentaux sont morts à une certaine vie de *l'esprit voire de l'âme*, j'ose le terme et le peuple indien est *un peuple d'artistes* s'impose et provoque plus que de la curiosité. Comme le Viet Nam, mais à beaucoup plus grande échelle, l'Inde est cousue main !

Depuis, j'ai été sollicitée et encouragée par Mousumi pour participer régulièrement à *Platform* et j'ai embrayé d'autant plus joyeusement qu'elle me proposait un espace de liberté. Espace exceptionnel et merveilleux qui ne m'a jamais été vraiment offert auparavant sinon en secret. Espace que je provoque habituellement pour ne pas mourir asphyxiée.

De plein pied, je m'engage

Intéressée, je me suis mise à traduire certains textes et poèmes d'abord de KV Dominic qui m'introduisait au Kerala puis j'ai naturellement traduit le recueil *Silence* de Mai Vãn Phán, le vietnamien, et *de fil en aiguille* selon l'expression française, le dialogue s'est instauré avec Ramesh qui s'est pris au jeu de l'explication philosophico-religieuse des poèmes de Mai Vãn Phán². Il s'en est suivi pendant quelques mois de questions réponses entre Sir et moi : *au jeu de la création* nous nous sommes trouvés.

Mais il fallait aller sur place pour un échange ou plutôt une reconnaissance attisée par une curiosité pour cette Inde qui a bercé mon enfance sans oublier l'authentique Henri Le Saux³, ce qui fut fait du 19 octobre au 10 novembre. Trois semaines en Indes dont 11 jours à Kolkota. Le 19 était aussi le commencement des jours de fête de **Diwali**, Divali ou Divapali ou « rangée de lampes » en Sanskrit. Donc pendant cinq jours, nous avons vécu à l'unisson des fêtes de la lumière associées à la Kali de Kolkota avec ses ombres, ses couleurs, ses bruits assourdissants et ses misères violentes. Un business religieux à tout vent, dans une ville où la pauvreté est affichée à ciel ouvert sous des dehors clinquants et désuets s'opposant radicalement à la richesse de cœur et le raffinement intellectuel de nos amis.

La fête des lumières **Happy Diwali** dure 5 jours : Célèbre le retour de Rama à Ayodhya avec sa femme Sita reconquise ! Pour les accueillir, les villageois avaient allumé un chemin de lampes. **Lumière, Prospérité et Renouveau**. Toute l'Inde se met aux couleurs de Diwali. Les maisons illuminées de bougies, guirlandes électriques accompagnent des nuits de pétarades et de feux d'artifice, célébrant la victoire de la lumière sur l'obscurité est une date chanceuse pour la sortie des films. Elle s'accompagne de bonbons, cadeaux et de chansons à Diwali. Une occasion de faire le grand ménage, décorer la maison, porter des vêtements et des bijoux neufs... Les indiens prient Lakshmi, jouent, sans oublier de prendre soin des proches...

À Kolkata, Diwali est associé à « Kali Puja ». Des temples sont érigés et fabriqués d'années en années à son effigie : Ces constructions en carton-pâte et bois de récupération, qui envahissent toute la ville, sont souvent gigantesques et très sonores avec orchestres de tambours sans oublier les effluves et fumées d'encens.



Kali काली **Kali** (en sanskrit काली (*Kālī*) ou कालिका (*Kālikā*)) est, dans l'hindouisme, la déesse de la préservation, de la transformation et de la destruction. C'est une forme terrifiante de Parvati, *déesse de la montagne* représentant le pouvoir destructeur du temps. Son nom dérive du mot *kāla*, le *temps* en sanskrit, celui qui détruit tout. Celui qui la vénère est libéré de la peur de la destruction. Elle détruit le mal :

² Cf. introduction aux poèmes de **Dr. Ramesh Chandra Mukhopadhyaya** *Explicated from English*

³<http://www.revue3emillenaire.com/blog/henri-le-saux-itineraire-entre-deux-rives-par-marie-madeleine-davy/>

l'ignorance (avidya), la jalousie et la passion. Déesse du temps et de la mort libératrice, mère destructrice et créatrice : son regard est féroce, elle tire la langue, porte souvent un long collier de crânes humains, elle danse sur le corps de Shiva allongé sur le dos qui implore son indulgence. Selon le mythe, sous le nom de Chamunda, elle fut chargée de tuer l'asura⁴ Rakta-Vija (de *rakta*, sang, *bija*, graine) et de boire tout son sang, car chaque goutte tombée sur le sol engendrait un nouvel asura. Elle finit par consommer sa chair. Kali piétine Shiva : à savoir qu'un démon prit la forme de Shiva pour s'attaquer à Kali, elle s'en rendit compte, et le tua. On raconte qu'après la destruction des géants, Kali emportée par l'ivresse de sa victoire fit trembler le monde ; Shiva essaya de l'arrêter mais la déesse, tout à sa colère ne le vit pas et le piétina. Lorsqu'elle réalisa son crime, elle tira la langue de honte et de colère.

L'importance du culte de Kali dans l'Est de l'Inde trouverait-t-elle son origine dans une divinité de tribus aborigènes de la région ? Selon beaucoup, Kali, la bleue ou la noire aurait donné son nom à Kolkota par l'intermédiaire de Kalikata⁵, nom d'un des trois villages loués à la Compagnie anglaise des Indes Orientales, à l'origine de la ville. Hors de l'Inde, on trouve deux temples dédiés à Kali à Singapour...

La déesse Kali, est par ailleurs, l'un des archétypes présents dans la féminité de l'homme. Elle est la sublimation⁶ : Elle n'a pourtant, **que** trompé son mari avec un autre homme ! Ici on peut se poser la question de la pérennité de cette coutume fantastique en Inde à l'ère de la mondialisation ? Folklore ou nécessité d'un ancrage d'un autre ordre ? De fait cette vénération à Kali par sa violence et ses outrances a inspiré et inspire encore bien des auteurs à l'étranger et en ce qui concerne l'Europe je mentionne ici quelques auteurs⁷.

Au XIXe, Kali fut le principal sujet des poèmes de Ramprasad Sen (1718-1775), toujours très populaires aujourd'hui. *Poème À la Mère Divine*

« Ô esprit ! Pourquoi t'abandonner à de vaines pensées ?
Ce rituel et ce culte sont vains,
Ils amplifient la vanité !
Prie en secret,
À quoi bon ces poupées de métal, de cuivre ou de terre ?
Fou que tu es, l'univers entier est à l'image de la Mère ?
Pourquoi offrir une poignée de graines,
À la Mère, qui nourrit le monde ?
À quoi servent ces lanternes, ces bougies et ces lampes ?
Que grandisse plutôt la lumière de l'esprit,
Qu'elle dissipe les ténèbres, de la nuit et du jour.
Tu as apporté d'innocentes chevrettes pour le sacrifice.
Égoïsme cruel !... Pourquoi ne pas dire : VICTOIRE À KALI !
Et sacrifier tes passions, tes ennemies véritables.
Pourquoi tambouriner ?
Mets-toi à Ses pieds en disant :
Que ta volonté, ô Kali, soit faite !
Applaudis... »

⁴Les **asuras** sont des êtres démoniaques dans la mythologie de l'hindouisme'. Ils sont des esprits opposés aux deva ou sura : les divinités hindoues.

⁵ (en) S.N. Chatterjee, *Water resources, conservation and management*, New Delhi, Atlantic Publishers and Distributors, 2008 (ISBN 978-81-269-0868-4, [lire en ligne \[archive\]](#)), p. 85.

⁶ (Carl Gustave Jung, le fondateur de cette approche, fut aussi dans ses écrits très inspiré par la figure de la déesse Kali et les écrits indiens. Il existe un écrit sur la kundalini et le yoga de kundalini dans *Les Énergies de l'âme*, Albin Michel ISBN 2-226-10492-5

⁷ <https://www.babelio.com/auteur/Catherine-Clement/7135>

<https://www.franceculture.fr/emissions/nous-serons-comme-des-dieux/les-deesses-vierges-la-vierge-feroce-la-tete-coupee> - La déesse Kali apparaît aussi comme protagoniste de la nouvelle Kâli décapitée de M. Yourcenar (dans le recueil *Nouvelles orientales* 1938).

Kali apparaît également dans le recueil de nouvelle *Les contes de la fée verte* de Poppy Z. Brite dans la nouvelle intitulée *Calcutta, seigneur des nerfs*.

Elle apparaît aussi comme figure centrale dans la poésie de Dimitri Kitsikis, *L'Oroc, dans l'âge de Kali*, Éditions Naaman, 1985, (ISBN 2-89040-359-9).

Dans sa pièce *Médée Kali* publiée en 2003, Laurent Gaudé, s'essaye au syncrétisme Orient - Occident.

... Le deuxième jour, le 20 octobre, il pleuvait à flot, la ville était littéralement paralysée ! Et nos amis devaient se rassembler autour de leur famille. Les 21 et 22, tout allait mieux, sur les bords du *Gange de Calcutta*, le soleil revenu.

Le dimanche 22 octobre, les Kali étaient religieusement jetées dans le fleuve, avec force acclamations et démonstrations de joies et ablutions personnelles, sans doute au son de roupies sonnantes et trébuchantes. Ultime manifestation, oh combien esthétique à défaut d'être profondément signifiante qui se prolongera jusqu'au lundi soir.

Comment et pourquoi Calcutta demeure LE bastion bengali ?

Ce n'est qu'en 1690, dans les marécages du delta que trois misérables villages sont loués par la *compagnie des Indes* à des fins commerciales. L'administration britannique mettra presque 100 ans à quitter Madras pour s'installer à Kolkota en 1772, qui devint la capitale de l'empire Britannique des Indes jusqu'en 1911.

La ville sortie de la vase du delta s'est construite à coups d'espoirs et des rêves, elle s'est couverte de bâtiments officiels ou pas, tandis qu'artistes et intellectuels l'animeront d'une vie culturelle intense jusqu'à aujourd'hui. Les œuvres occidentales y ont été et sont encore traduites et la littérature bengali y a pris naturellement la première place.

Aujourd'hui encore, beaucoup se réclament de Rabindranath Tagore, figure emblématique du Bengale et de l'Inde, poète et écrivain, prix Nobel de littérature en 1913, il n'en demeure pas moins qu'il est loin d'être isolé. On est en droit de se demander **si le même** R. Tagore, vivait aujourd'hui, aurait la même liberté d'action et aura qu'au début du XXe ? À l'évidence il serait réduit à néant et ne serait peut-être même pas apparu sur la scène publique. Son image est néanmoins récupérée à des fins que j'ose dire commerciales. Kolkota est un *creuset* à l'image des lotus qui fleurissent de la boue et finissent à la vente.

Tagore, le poète n'a pas fleuri seul mais dans la période troublée d'une décolonisation en marche, il a pu sur les braises encore chaudes de sa famille laisser un splendide héritage : À plus de 160 kms au Nord de Calcutta, Shantiniketan, du sanskrit « demeure de paix ». R. Tagore y fonde un pensionnat expérimental en 1901, suivi en 1919 d'une université, qui abrite aujourd'hui 3 000 étudiants, dont 1 300 sont inscrits dans des disciplines artistiques (chant, danse, musique instrumentale...). Shantiniketan est dédiée à la sauvegarde des patrimoines et à la recherche artistique, on peut y voir des œuvres de **Ramkinkar Baij**, en bengali রামকিঙ্কর বেইজ, 26 mai 1906 - 2 août 1980, sculpteur et peintre et de bien d'autres artistes de Calcutta et du Bengale Occidental.

Les façades délabrées ou ruinées de la capitale du Bengale sont autant de tableaux où la vie s'abandonne ou s'épanouit. Ville de fantômes, livrée aux marchands, aujourd'hui souvent musulmans ou sikhs, grouillante de vie et de cris comme de klaxons, elle séduit les photographes ou autres, artistes ou pas. La misère y est décomplexée et s'abandonne à ciel perdu. La pauvreté est-elle un conservatoire ?

J'avais eu ce sentiment à Hanoi, en avril 1992. Kolkota, serait-elle une démocratie *en marche* au sens premier du terme ?

Cependant, la prétention de la ville à se prendre pour le bastion du génie bengali irrite, sans oublier son statut de ville au passé communiste récent.

Est-ce un hasard ou une stratégie savamment orchestrée qui poussa la petite albanaise Sœur Theresa, en 1950, à secourir les mourants ? On est en droit de se poser la question, alors que j'ai pu le constater, à la messe de 11h du 29 octobre dernier, que seulement les premiers rangs de la Cathédrale étaient occupés. Même phénomène que chez nous, alors qu'au Viet Nam et autres pays d'Asie ou d'Amérique latine les églises regorgent de monde : Différences de régime politiques, différentes approches dans le traitement des personnes ? En quittant Calcutta, le 30 nous avons eu l'explication de l'arrêt incroyable, des travaux du métro dans le *City time*, du fait de 43 familles à reloger depuis 2015. À ce jour toutes ont un toit et les travaux indispensables à la ville reprennent.

Un point d'orgue de notre séjour à Kolkata, le 24, fut la soirée poésie autour Marina Tsvetaeva sous la houlette de notre vénérable Sumanapal Bhikkhu au Centre culturel russe. Le directeur Goutam Gosh, dans son bureau saturé d'images des grands leaders révolutionnaires avait oublié la figure d'Ho Chi Minh qui pourtant nous rassemblait ! Le lendemain, nous découvrons en plein centre, un petit monument au héros de la décolonisation vietnamienne !



Au cœur de Calcutta, un quartier particulièrement vivant : Là où justement, grâce à Ramesh et Mousumi, le vénérable Sumanapal Bhikkhu nous logeait, dans son monastère en face d'une énorme piscine, jouxtant les libraires universités et hôpitaux. La vie y est intense mais ne s'anime vraiment qu'à partir de 10 -11 heures du matin, ce qui n'est pas pour me déplaire ! Plus de 1000 librairies, s'étalent en partie sur le trottoir de rues ou ruelles, véritable imbroglio d'échoppes bourrées de livres et revues où tout se négocie. Aucun projet visant à contrôler le quartier n'a abouti jusqu'à ce jour : Les bouquinistes se battent pour leur liberté. Nous avons souvent pris des cafés à l'*Indian Coffee House* 15, Bankim Chatterjee Street, College Square.

L'architecture de la ville est stimulante et attractive à bien des points de vue et mériterait une attention particulière. Aucun bâtiment d'architecture français sauf le consulat et l'Alliance française qui n'a pu s'empêcher d'afficher sa connivence à défaut d'autres perspectives en se bariolant de rouge à l'extérieur comme à l'intérieur ! Drague-t-elle, ainsi, plus de candidats à la francophonie ?

Le poumon de la ville :

Le *Gange* ou plutôt l'un de ses bras, le Hooghly, ses ponts et ses rives



Les rituels religieux façonnent et donnent le tempo aux rives du Gange. Ses eaux dorées purifient le corps et libèrent des réincarnations, il n'en n'est moins réellement pollué : Chaque jour le Gange reçoit les restes de quelques 500 cadavres humains ainsi que des 2000 tonnes de bois utilisées pour les crémations, auxquels s'ajoutent au moins 10 000 carcasses d'animaux. De nombreuses solutions ont été envisagées pour veiller sur ce fleuve mythique mais aucune n'a abouti. Le 20 mars, un tribunal de l'État de l'Uttarakhand, a ordonné que le Gange et la Yamuna, soient reconnus comme des *entités vivantes ayant le statut de*

personne morale avec les droits correspondants. Ces deux cours d'eau sacrés de l'hindouisme sont asphyxiés par les rejets des industries textiles et les égouts... L'espoir serait que des groupes d'influence saisissent la justice et bataillent pour obliger le gouvernement à protéger ces nouveaux *sujets de droit*. Il n'en demeure pas moins que le poumon spirituel que représente le fleuve est animé et visité à longueur d'année.

Le **marché aux fleurs** où population en déshérence, marchands et prêtres préparent les offrandes au pied du pont **Howrah**. Le pont de type *cantilever* qui franchit le *Gange de Calcutta* est le sixième des grands ponts de ce type dans le monde. Le trafic journalier du pont est de plus de 100 000 véhicules et, sûrement de plus d'un million de piétons. Interdiction de le photographier ? Qu'à cela ne tienne, des rives du marché aux fleurs, il est difficile de ne pas l'avoir en fond majestueux et rayonnant. De même lors de la fête des *cats* sur la rive droite. Incohérence notoire qui se décline à plusieurs niveaux, pour un pont bâti en 1943 dont tous les secrets sont connus !

De la volatilité à l'exaltation de l'éphémère



Çà et là, comme des fleurs jetées, des dessins à la peinture rouge de la faucille et du marteau ornent les murs lézardés ou des monuments aux sympathisants des utopies, tapissent les trottoirs... Contradictions de Calcutta où grandeur et misère, communisme et profonde spiritualité, beautés et ordures s'imbriquent au point de n'être à jamais confondus !

De même que les peintures murales savantes et souvent belles, impressionnent, tout se passe dans la rue à ciel crevé, j'y reviens. La rue où tout se passe et passe, s'écaille et se peint et se repeint ! Sous le doux *dodelinement* de la tête, typiquement indien qui acquiesce, exprimant cette tendre appétence au présent. Serait-ce un plongeon permanent dans le présent comme les *bains* dans le Gange qui réjouissent corps et âmes et font en effet du peuple indien, un peuple d'artistes.

Volatilité du présent, équilibre hésitant mais réel le seul moyen d'avancer vers un avenir incertain. L'Inde serait-elle un peuple d'équilibristes ? J'aime cette vibration continue qui pousse à l'abandon au présent comme seule issue possible. Les yeux de Ramesh et son abandon en sont un témoignage journalier. SIR n'en finit pas d'essayer de dire et prouver le besoin impérieux sur notre planète mondialisée, d'*autorités éthiques*, je ne trouve pas le bon mot. Heureusement sa cérébralité lui permet de survivre à cet impératif urgent. Que s'est-il passé dans la vie de Ramesh ? Je tenterai, **peut-être**, de l'écrire d'un autre continent.

Et pour conclure

À l'origine de Kolkota, des visées commerciales... Aujourd'hui l'explosion du commerce mondial, au même titre que l'explosion musulmane qui se décline sûrement très différemment en Inde qu'en Europe ne seraient-elles pas tout simplement une revendication de la reconnaissance identitaire ?

Mais que feraient les artistes et les intellectuels sans argent ? Vive l'entreprise de sac de jute de Belur Math ! Argent à revaloriser comme outil : aussi simple que le ciel bleu !

L'emprise de l'Islam dans les régions (Kolkota, Kerala, Delhi) que nous avons parcourues m'a beaucoup surprise, comme la pollution extraordinaire à Delhi.

En décollant de Delhi à 10h30 le 10 novembre, nous n'avons traversé une épaisse couche de pollution uniforme beige, pour atteindre enfin vers 8000 mètres le bleu du ciel et tout au long du voyage nous avons poursuivi un soleil qui n'en finissait plus de se cacher derrière l'arrondi de la terre quand la nuit peu à peu nous a rattrapée pour ne plus nous lâcher avant le 11 novembre au matin dans nos lits parisiens.

